

Les Sept Paroles de Jésus Christ

Georges Durand o. p. (1923-2014)



Accédant à la demande de l'archiprêtre de Cadix, Joseph Haydn a composé sept adagios, commentaires musicaux des sept dernières paroles du Christ. Lors de l'exécution de l'œuvre, la nef de la cathédrale était recouverte de tentures noires, l'évêque montait en chaire et récitait chacune des paroles du Seigneur ; l'adagio servait de support à la méditation.

Le texte qui suit a été demandé à Georges Durand par Clément Zaffini qui dirige l'Ensemble Instrumental de Provence. Remanié, il a fait l'objet d'une commande du ministère d'État aux Affaires culturelles, sous le titre *Sept Paroles en croix*.

Dans sa formule définitive, le texte comporte une importante préface : celle-ci donne au récit son ampleur cosmique, universelle. Les chrétiens tiennent l'événement du Golgotha pour l'acte tragique – *Actus tragicus* – coextensif à l'histoire : de la Genèse à l'Apocalypse, d'Abel le juste, lâchement assassiné, à tous les parias et maudits de la Terre.

Le Vercors, l'Acropole, Jérusalem : trois montagnes ou collines tachées de sang. Trois hauts lieux à la fois souillés et exaltés par la mort d'un Juste. Territoires sacrés, mystérieusement jumelés dans un même sacrifice. Un et Trois : tel est, une fois encore, le Mystère chrétien.

Cet oratorio – ou poème liturgique – s'achève sur les mots : *La messe est dite*. Messe sur le monde et qui s'achève dans l'orage. Les entrailles de la terre semblent éclater.

Les cordes traduisent au plus près tout ce qui traverse l'âme ballottée par la douleur et le déchirement de l'âme qui saigne, elle aussi. Ici ou là, cette musique de Haydn donne l'impression d'un corps à corps, retrouvant l'idée d'un hymne liturgique : la mort et la vie se sont affrontées en duel.

Toutefois la sérénité domine. À cause des paroles précisément qui ont la pureté du thème, de la métaphore : sept coups d'archet sur l'âme du Supplicié.

20 mars

Père, pardonne-leur



Tout homme qui se sait condamné à brève échéance met de l'ordre dans ses pensées et dans ses affaires. Le Christ accepte cette tâche précise car il sait que l'heure est venue. Il descend dans la mort comme il descendit naguère dans le fleuve pour y recevoir le Baptême. D'ailleurs il s'agit bien dans la même marche, de la même démarche.

Voués nous-mêmes à la mort puisqu'elle nous met au large, nous devons, comme le bateau naufragé, larguer le fret désormais inutile. L'âme perçoit, dans l'urgence, qu'elle doit brader tout ce qu'elle a amassé de putrescible. Elle doit se reprendre, se racheter, se réappartenir. L'esprit devient son propre créancier et exige la rançon comptant : *« Si tu veux être libre, vends tout, dépouille-toi. »*

Dans ce contexte de dénuement, de libération, l'acte du pardon apparaît dans sa noblesse exceptionnelle et le Christ se devait de l'évoquer : *« Père, pardonne à ces pauvres aveugles. »*

Le pardon est dénouement. Il délace l'esprit, délie les menottes, lave le regard de l'aveugle-né.

La haine, la vengeance ou simplement la rancune gèlent l'âme, mortellement. Le froid brûle ainsi les plantes et les membres.

Ce bois croisé barre à la haine son chemin.

« Ils m'ont haï sans raison. » Cette parole, l'Écriture la prêtait au Christ par avance. Oui, la haine est absurde et ne retrouvera jamais la raison.

Le Christ soulage nos âmes endettées : Père, pardonne-leur ! Ce qui veut dire : brisons la glace, brisons la nuit et nous serons aussitôt dans la Terre promise.

Enfin, libres.

21 mars

Aujourd'hui même, tu seras avec moi



Au départ, deux bandits, deux casseurs ou même deux meurtriers.

Harponnés par la police, ils ont avoué. Bien sûr.

Ils ont été flagellés, probablement. Ils ont eu leur compte, comme le Christ.

C'est le révolté qui m'émeut.

Cet homme pense qu'il va mourir égorgé. Il a peur. Il meurt de peur. Il ne comprend ni l'attitude de Jésus-Christ, ni celle de son compagnon résigné au malheur.

Il ne croit pas au Paradis. Il ne croyait pas davantage à la terre.

C'était le pauvre absolu, fait au hasard d'un bout de chair et d'injure. Une bête et un cri.

En vérité quand le Christ lancera « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* », le révolté se souviendra, un éclair de lumière ouvrira son âme d'oiseau de nuit. Lui aussi est abandonné. Fils de personne. Il est seul dès le commencement. Il était peut-être meurtrier dès le commencement et il l'ignorait. Il n'aura pas le temps de crier à l'injustice. L'amour descendra comme la foudre et le consumera.

22 mars

J'ai soif



Assis au bord du puits, Jésus demandait un verre d'eau fraîche à la Samaritaine. C'était l'eau de l'amitié, du dialogue, du bonheur.

Ce soir, les suppliciés se consomment sur les chenets noircis. C'est le corps qui appelle, le feu, la braise.

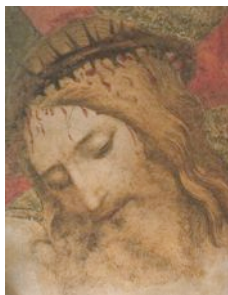
Parlons de la souffrance physique, celle qui ramasse toute votre attention, tout votre pouvoir d'aimer, toute votre énergie, bref qui vous prend toute votre âme.

L'extrême douleur vide l'être et le réduit à une coque de noix. L'âme – on pourrait le croire – met la clef sous la porte. Agar est le symbole de l'âme affolée qui abandonne sa propre chair à côté d'une cruche d'eau, pour ne pas la voir mourir.

J'ai soif. C'est pour moi le dernier mot du malade, du déjà mort. Le corps devient un mendiant accroupi obsédé par le sang qui brûle. Il ne pense à rien. Il n'aime rien que ce filet d'eau dans la cuillère. Obéir jusqu'à la mort, obéir à la mort, devenir fièvre, brûlot, escarre, privé de cette marge qu'est l'âme. Voilà le bout du monde, l'en deçà absolu, l'exténuation, la fatalité. À ce moment Dieu vous absorbe comme la mer roule un galet brûlant sur la plage.

23 mars

Tout est consommé



Le vieux roi de Jérusalem soupirait en regardant sa propre vie : « *À quoi sert toute la peine que l'homme se donne sous le soleil ?* »

Cette réflexion n'est pas déplacée, même au regard de la Croix. Quand Jésus murmure « *Tout est consommé* », nous nous posons spontanément la même question : à quoi sert toute cette cruauté ? Où va-t-elle cette lave douloureuse qui surgit de la terre ?

Tout est consommé. Nous croyons que le Christ

s'est effectivement chargé de notre péché, qu'en sa personne il a tué la haine. Et cependant le Calvaire n'est qu'un mot bien pâle aux côtés de Dachau, Buchenwald, Hiroshima, Biafra, Vietnam. Tous les camps de la mort, tous les camps de la faim, tous les camps où l'homme dépouillé de ses vêtements et de sa liberté sait bien que tout est consommé.

Quand le Christ s'éteint, aucune réponse n'est donnée. Le silence s'épaissit encore.

Mais le troisième jour les disciples, au cours d'un dîner découvriront une vérité bouleversante : la mort n'est qu'une écluse. Elle ne retient personne dans ses eaux amères. La souffrance elle-même n'est pas une eau sale que Dieu jetterait aux égouts de la création. Elle est pain de vie. Le Christ dépecé se donne aussitôt en nourriture. L'Hostie n'est que le visage clair de la croix.

24 mars

Mère, voici ton fils

Fils, voici ta mère



Ici, soudain, le miracle de l'amour pur. Au milieu de la saleté, de l'ordure, du mensonge des Caïphe, des Pilate, des Judas, des Pierre, des notables mais aussi des boutiquiers, des ronds-de-cuir et de la foule, deux admirables regards témoignent que les cieux sont ouverts. Deux regards sans tache, nourris de la Béatitude : *« Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu. »*

Nous n'en saurons pas davantage. Nul n'osera plus tard interroger celle qui entend les sept paroles et préside aux sept douleurs. La *Pietà* debout, infailible dans sa foi, c'est bien le signe de l'Église qu'elle met au monde, dans la douleur. Ces paroles sont tellement proches des mots mêmes de la Cène qui changent le pain et le vin.

« Mère, celui-ci est ton fils. Fils, celle-ci est votre mère. »

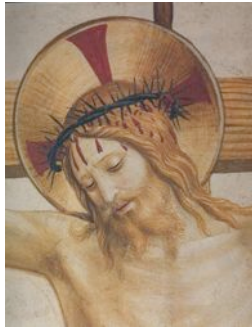
Mère, voilà ton fils désormais, voilà ton pain de vie consacré par le prêtre souffrant. La tradition a correctement entendu cette parole. Cette jeune femme se voit investie de la plus haute prérogative : elle porte tout être venant au monde. Ce n'est plus vers Jérusalem que le croyant se tournera en appelant « *Mère* », mais bien vers Marie, de la lignée de David, roi de Jérusalem.

Elle est venue, elle aussi pour cette heure. Elle attendait cette parole de son Fils. Nous aussi. J'aime penser qu'en cette femme admirablement belle et vraie, Dieu m'a vu pour la première fois. Il m'a vu et m'a conçu. Bien avant que ma propre mère ne vînt au monde, bien avant qu'il ne soulevât les montagnes et ne mît l'eau aux sources, bien avant que le monde ne fût

engendré. Avant le premier jour de la création, j'étais là, dans le sein de Marie la toute gracieuse, parce que le Père m'avait désiré et l'avait choisie parmi toutes les femmes.

25 mars

Père, pourquoi m'avoir abandonné ?



Cette parole est là, et j'imagine que les rédacteurs de l'Évangile ont dû frémir en la transcrivant. Car, dans la bouche du juste, elle sonne comme un blasphème. Que les amis de Jésus aient disparu lâchement, c'est *humain*, comme on dit. Mais que Dieu se retire, fasse le mort, voilà qui est proprement révoltant, scandaleux.

Oui, Dieu s'éloigne apparemment dans le malheur. Il ne nous épargne pas ce moment de solitude infinie. Nous tirons alors de toutes nos forces comme Samson accroché à la colonne de marbre, et la prison craque.

L'âme craque et bouge, enfin.

Quand l'enfant vient au monde, la femme habite la douleur : tout son organisme est en proie à un séisme. Mais le cri de l'enfant lui rendra son âme. Plus tard, quand celui-ci amorce ses premiers pas, sa mère doit l'abandonner au vertige. Dieu ne nous dispense d'aucun parcours, d'aucune foulée. La liberté se met au monde et marche : *« Si vous ne devenez comme un petit enfant, vous n'aurez pas accès au Royaume. »*

Je remets mon esprit



Enfin l'heure de la libération, enfin le Sabbat. Le huitième jour, Dieu – selon l'Écriture – se reposa de tout son travail. Le Christ sait que la brève journée de sa vie est finie. Cette heure m'apparaît douce, lumineuse. La conscience claire du Fils de l'Homme jouit, après la traversée du désert, de la Terre promise.

« C'est pour cette heure que je suis venu. »

Ce qui me fascine dans cette parole, la dernière, ce n'est point l'obéissance, l'offrande qu'elle traduit, mais son poids de liberté. Jésus-

Christ a voulu donner sa vie en pleine jeunesse, comme pour nous indiquer que le destin ne se mesure pas aux heures, aux levers du soleil dans une existence, mais à ce geste qui nous mesure tout entiers. *« Celui qui veut garder sa vie pour lui, celui-là la perdra à coup sûr. Celui par contre qui largue sa vie, celui-là la retrouvera. »*

Tout est dit

« *Ne pleurez pas, femmes de Jérusalem.* » Vous savez que Jésus-Christ donne sa vie librement, comme vous donnez le sein à vos enfants. La Pâque n'est pas synonyme de mort mais de liberté. « *On ne m'ôte pas ma vie, je la donne volontairement.* »

*Père, voici cette âme que tu m'as insufflée de
ton propre souffle,
en ce moment où tu m'as appelé,
dans la nuit de la chair et du sang.
Et voici cette coulée lumineuse
que tu as modelée sur ton propre mouvement,
agencée sur ta propre image,
décorée selon ton propre intérieur.
Père, voici l'étrange amour dont tu m'as saisi
dès le commencement
et qui ne laisse rien au hasard
et qui ne laisse rien à la mort
puisque'il me tient lié tout ensemble
chaque jour
puisque'il profère en moi des choses anciennes et
des choses nouvelles,
puisque'il m'enlève au-dessus de la terre,
m'ouvre le visage contre ton visage.
C'est ainsi, Père, que j'étendrai les bras,
puis délierais mes mains dans tes mains.
C'est ainsi que je me pencherai à mon heure
comme le fiancé vers sa fiancée – dont on a demandé
la main – ou mieux comme le prêtre qui consacre.
Tu prononceras sur moi la parole essentielle
Voici mon corps – voici mon âme – La messe est dite.*

<https://www.youtube.com/watch?v=ecNmELbr9x4>

Septem Verba Christi in Cruce (Joseph Haydn), dir. Jordi Saval